

L'explorateur du Pôle Nord

Dernièrement, M. Paul Desjardins, l'auteur du *Devoir présent*, se plaignait, dans un article de la *Revue bleue*, de nos énergies de plus en plus moyennes et qu'il n'y eût plus de héros. Eh! bien, nous venons d'en voir un à Paris, de le contempler bien réel et bien vivant, quoiqu'il ait approché et bravé mille morts : c'est cet extraordinaire Nansen, qui conçoit l'effrayant projet d'aller foucher le Pôle Nord. Le voilà bien, le héros demandé par M. Paul Desjardins, le vrai héros, c'est-à-dire l'homme pour qui la beauté de l'œuvre importe plus encore que son utilité. Il était naturel qu'il nous vint de Norvège, cette admirable petite nation qu'on croyait insignifiante tout à bas, au Nord, et qui tout à coup, parmi ses brumes et ses neiges, s'allume de toutes les lumières de la gloire. Les nations ont ainsi des moments de floraison unique, ce qu'on pourrait appeler le printemps d'une race, l'éclatante simultanéité de génies qui la rendent immortelle.

La race flamande a connu ce moment avec son Ecole de peintres. La Grèce en est le plus illustre exemple de l'histoire.

Aujourd'hui, c'est le tour de la Norvège, qui déjà étouffe le monde et l'avenir. Elle se pare de toutes les sortes de héros, ceux du Rése comme ceux de l'Action. Il est étonnant de penser que ce tout petit pays avait déjà en ce moment des écrivains merveilleux, cet Ibsen surtout qui est, à sa façon, un explorateur aussi hardi que Nansen et atteint aussi des régions inconnues, mystérieuses, glacées, dans la conscience humaine. Ibsen, le plus grand génie dramatique depuis Shakespeare, chef d'une pléiade où brillent Björnsen et d'autres noms non moins grands.

Nansen, lui, dans cette extraordinaire efflorescence de ce petit peuple norvégien, aura été le héros de l'Action. Et Paris, qui toujours aime les héros, lui a fait fête. Tout le monde officiel, diplomatique, artistique, l'a acclamé dans la salle du Trocadéro où, convoqué par la Société de Géographie, il est apparu, cravaté du ruban de commandeur de la Légion d'honneur qu'il avait reçu des mains de M. Félix Faure, il a donné lecture d'une conférence sur son voyage. C'est un homme de haute taille, étrange et captivant. Nous avons en l'occasion de le revoir, ensuite, et de tout près, chez le prince Rohan-Rohan qui donnait une fête en son honneur dans son hôtel de l'avenue d'Éna. Nansen est long, plutôt maigre, tout en ossature et en solide charpente, l'air d'un géant doux mais obstiné, avec ses mâchoires volontaires, type abrupt, type populaire comme on en voit dans des tableaux de primitifs occupés à quelque lourde besogne : porter une chaise, hisser la Croix.

Il cause peu. Ces héros de l'Action ne font pas grandes des paroles. On peut lire dans la relation de son voyage, à la minute la plus pathétique, celle où il va quitter la *Fram*, son navire de chène bloqué par les glaçons, et continuer, avec un seul compagnon, sa marche vers le Nord — on peut lire cette simple annotation : « Sans beaucoup de mots ni de part ni d'autre, nous nous enfuyons dans la solitude. » Et cette solitude, c'était l'hiver sans fin, des banquises accumulées, une température de 40 à 45 degrés qui solidifiait leurs vêtements sur eux et à la moindre chute transformait leurs jambes en des pilers de glace.

Aussi est-ce moins encore du courage qu'il fallait pour une telle expédition qu'une miraculeuse organisation et administration. Ainsi, dans ce départ à pied, après le navire quitté, rien qu'à deux dans cet infini blanc, il fallait tout calculer et prévoir jusqu'au plus infime détail ; par exemple ils ont des chiens pour tirer leurs traîneaux contenant leurs instruments de reconnaissance, des canots, des vivres pour cent jours, tout cela redoublé au plus strict, afin d'avoir le moins de bagage possible. Or pour les chiens aussi, il a fallu emporter de la nourriture, qui consiste en pemmican. Mais Nansen a fait le calcul. Il n'emporta de la nourriture destinée aux chiens que pour trente jours. Car il sait que la charge des traîneaux diminuera par l'absorption des vivres pour son compagnon et lui.

Alors il tuera successivement et proportionnellement les chiens et les laissera les uns par les autres. Et il l'exécuta littéralement comme il l'avait prévu. Ainsi le plus minime détail fut, à l'avance, prévu, envisagé, combiné, et c'est à cette

sage organisation qu'il doit de ne s'être point abandonné et perdu dans ces domaines de la neige et du silence. Car aujourd'hui le courage n'est rien sans l'intelligence. Le héros doit être un calculateur, et cela est vrai pour toutes les formes de l'Action, même et surtout pour la guerre.

Nansen fut ce héros total. Maintenant à quoi servira son invraisemblable aventure ? Lui-même nous a dit ici que le résultat était : la découverte de plusieurs îles, la certitude obtenue de l'existence de terres fermes autour du pôle, la reconnaissance d'un immense océan couvert de glaces qui l'entoure.

Il aurait pu ajouter : le meilleur résultat c'est d'avoir suscité encore une fois devant le monde ce beau spectacle : un héros ! C'est très important aussi, très nécessaire. Voilà pourquoi la foule, à Paris, en ce moment, demain dans toute l'Europe, se range avec admiration devant ce Nansen déjà légendaire, devrait murmurer comme autrefois autour de Dante : « Voilà celui qui revient de l'enfer — un anier blanc ! »

GEORGES RODENBACH.

A RAPPELER

M. Vandervelde, dans le but de favoriser certaines alliances avec les libéraux, a essayé l'autre jour à la Chambre de réagir contre l'opinion générale qui veut que les « libéraux » se sont fort préoccupés de questions ouvrières. Il n'est pas mauvais, à ce propos, de reproduire quelques-uns des aveux de la presse libérale, avec relevés jadis, au jour le jour, par la presse catholique.

Le Temps, le grand organe libéral de Paris, le 13 septembre 1887 avouait « l'infériorité notoire des libéraux belges » sur le terrain des œuvres sociales.

La Gazette, de Bruxelles, disait, le 7 octobre 1887 : « Les libéraux n'ont pas fondé une œuvre ouvrière. »

Le 21 octobre 1887, M. Buis prononçait publiquement ces paroles :

« Je suis prêt à confesser qu'absorbé par la lutte contre le cléricalisme, le parti libéral a eu tort de négliger les questions sociales. »

Tandis qu'au Parlement les catholiques rivalisaient d'efforts, la feuille libérale rhénane, la *Gazette de Cologne*, caractérisait le mauvais vouloir du libéralisme en ces termes :

« M. Bara ne cherche qu'à entraver par des chicanes la marche des lois ouvrières ! »

Le Journal catholique de Mons, un jour plus tard, écrivait à la gloire du ministère catholique :

« Que de travaux, que de réformes en quatre années ! Les catholiques ont mis la Belgique au premier rang des nations qui ont attaqué résolument le problème social et commencé à le résoudre. Certaines réformes inaugurées chez nous ont été adoptées comme des types presque parfaits par les représentants des grandes puissances occidentales. »

L'Organe radical du Tournaisis terminait, le 3 janvier 1887, un article sur « l'engourdissement » du libéralisme par ce témoignage :

« Quant à la question sociale, le parti doctrinaire n'en connaît pas le premier mot. »

La loi projetée sur la personification civile des unions professionnelles a été combattue à la Chambre, vers le même temps, par qui ?

Par M. Bara.

La Chronique elle-même, le lendemain, écrivait :

Dans la question des syndicats professionnels et de la personification civile à leur conférer, on les a retrouvés (les doctrinaires) aussi entêtés dans leur obstructionnisme, aussi fermes dans les nécessités de l'heure présente. M. Bara, qui n'a pas poussé que des grognements dans cette assemblée où sa générale incompréhension lui interdisait d'autres manifestations oratoires, M. Bara a cru le moment favorable à une réédition de ses vulgaires clichés sur l'« arrogance sacerdotale » et la multiplication des convents.

Rappelons encore ce jugement porté par la *Chronique* :

« Les intérêts du commerce, de l'industrie et de l'agriculture ont été trop négligés par les libéraux et sont devenus l'instrument de leur chute. »

Ce même journal a fait ces constatations navrantes :

« Vraiment, nous disons beaucoup de bonnes choses, mais nous ne faisons rien. En politique, ce n'est pas assez. »

Qu'on fait les libéraux lorsqu'ils étaient au pouvoir ? *La Chronique* y a dit : ils ont mangé du curé comme des imbeciles, jusqu'à crever d'indigestion, et ils se sont fourrés dans la mélasse jusqu'au cou.

UN SERMON DE CARÊME

Un certain libre-penseur et israélite, M. Dollfus, rapporte dans une feuille du « boulevard », qu'il a été écouter le P. Dulac, prêchant dans une paroisse « mondaine » de Paris :

« Quelques lectrices se souviennent peut-être d'un article récent où j'insinuais que le plus sûr moyen pour les femmes d'assurer de meilleurs salaires aux ouvrières de l'aiguille, serait de payer régulièrement leurs couturiers. »

J'avais écrit cet article à propos du « Syndicat mixte des patronnes et ouvrières de l'aiguille », au profit duquel le P. du Lac, de la Compagnie de Jésus, avait fait une première conférence à Saint-Roch.

Cette œuvre m'avait intéressé, car je suis de ceux qui pensent qu'un malheureux a le droit d'accepter le secours d'où qu'il vienne, sans faire d'abord passer un examen de libre-pensée au bienfaiteur.

Le P. du Lac m'écrivit qu'il ignorait pas la pléiade signalée par moi, et qu'il se proposait dans une nouvelle conférence d'aborder ce côté de la question.

J'étais curieux de voir comment un prêtre catholique traiterait un tel sujet et de quelle façon ses orailles se laisseraient faire.

Par le Sixt à com me dit dans les trapèzes, le P. du Lac n'y a va pas de main morte.

C'est un homme d'un certain âge, dans la ligne généralement rasée rappelle par la finesse les traits de M. Cléry, le spirituel avocat.

Le prêtre est spirituel, lui aussi. Mais ce qui domine dans sa physionomie, c'est la bonté, la bonté vraie, profonde, large, éclairée, la bonté pour tous, la bonté qui vient du cœur et qui y va.

En le regardant, puis en causant avec lui, j'avais besoin par instants de penser fortement à Rodin, à Bugeat, à Sue, à Jusf-Krants et à M. de Pompadour pour retrouver la baine vigoureuse que tout bon Français doit professer pour les fils de Lorraine.

Il commença par un véritable sermon sur la charité, dans lequel, avec un modernisme très parfait, il trouva moyen de citer respectueusement Jules Simon et de parler de M. Ribot.

Et puis, au moment où ces dames commençaient à être fort émuës et songeaient sans doute aux belles filles de bienfaisance qu'elles allaient organiser au profit de l'œuvre recommandée qu'il leur était parvenu de leur fait.

Mesdames, vous croyez que je vais solliciter votre générosité en faveur d'une œuvre charitable ? Point, je veux vous demander quelque chose de plus simple et de bien plus compliqué : je vous demande de payer régulièrement vos factures.

Il y eut une surprise unanime.

Toutes les jolies jaquettes non parées, et les robes qu'on se proposait de devoir encore quelques années, eurent des frissons d'étonnement.

Je vis des sourires, de dévotions qui semblaient dire :

« Demandez-nous tout ce que vous voudrez, mais pas ça !... Ça, c'est impossible ! »

Mais l'abbé ne s'inquiéta pas de cette révolte des « payes ». C'est un homme qui aime à multiplier les coups. Il se mit à citer des exemples de malheureuses femmes mourant de faim à côté de paquets de factures montants à plusieurs milliers de francs sur lesquels elles ne pouvaient obtenir un sou. Et il conclut par ce coup de massue :

« Ne pas payer ses notes, mesdames, c'est commettre un vol ! »

Ces dames ne s'en doutaient évidemment pas, et je ne sais si elles pardonneront jamais à leur prédicateur aimé de le leur avoir révélé.

Mais si une seule prend la résolution de ne plus abusar du crédit — et la tient — le P. du Lac n'aura pas perdu ses paroles.

Revue de la Presse

Scission regrettable. — *La Gazette du Centre*, organe local des démocrates catholiques, a désavoué la véhémence de langage de certains organes démocrates chrétiens des Flandres. *Le Bien du Peuple*, organe des démocrates chrétiens de Liège, en fait autant, dans les lignes que voici :

« La Ligue démocratique belge et nous avec elle, nous réprovoons énergiquement pareil langage révolutionnaire. »

La situation des démocrates des Flandres devient singulièrement difficile. Il semble qu'en plus d'un endroit souffle un mauvais vent. Nous ne sommes pas suffisamment bien informés pour porter un jugement définitif au sujet des affaires politiques de Flandre. Certains éléments d'appréciation nous sont défaut.

Cependant, nous avons ne pas comprendre l'attitude de quelques démocrates de Gand notamment. Un accord loyal a été conclu entre l'association conservatrice et la Ligue antisocialiste, cet accord doit être respecté par tous les membres de la Ligue démocratique belge. Si certains démocrates ont sur l'un ou l'autre point des idées spéciales, c'est un seul membre de la Ligue démocratique qu'il doit les faire valoir, sans rompre le pacte conclu.

A Gand moins qu'ailleurs, on a le sujet de se plaindre de l'attitude des conservateurs, et si même, ce que nous ne pouvons ni ne voulons discuter, ces excès étaient provoqués par une indignation légitime, jamais un chrétien ne pourrait manifester cette indignation d'une façon aussi violente et aussi mauvaise.

Question de forme à part, c'est tout à fait le

Jangage qui n'entraîne pas de conséquences scies

Il est à remarquer que l'abbé Dulac, dans sa conférence, a été très éloquent sur les « démocrates » et les « socialistes » dans l'air de la feuille. On a dit qu'il a été très éloquent en que rapporte par la presse que les scissions entre le clergé et le clergé.

Au pied
un des chefs d'adresse, au jour d'aujourd'hui :

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

Il faudra que les hommes d'un côté de la Saint-Jérôme, près Saint-Gommerais, pour appeler l'expression de « démocratisme » dans un des horizons de la presse.

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

« Vous vous en allez à vos adversaires chrétiens... »

les sentiments de tous les sens, mais il se crut le jouet d'une étrange illusion en entendant sa mère lui dire d'un accent peiné :

La venue du notaire lui avait demandé comme une faveur de prendre cette place, et, en toute autre circonstance, la jeune fille eût été frappée de

regrets personnels d'une inquiétude servie à la papill